USA-LIBYE: L'EUROPE NE VEUT PAS FAIRE LA GUERRE

Lire pages 26 et 27.

4,90 F. MARDI 15 AVRIL 1986. Nlle série. N° 1526

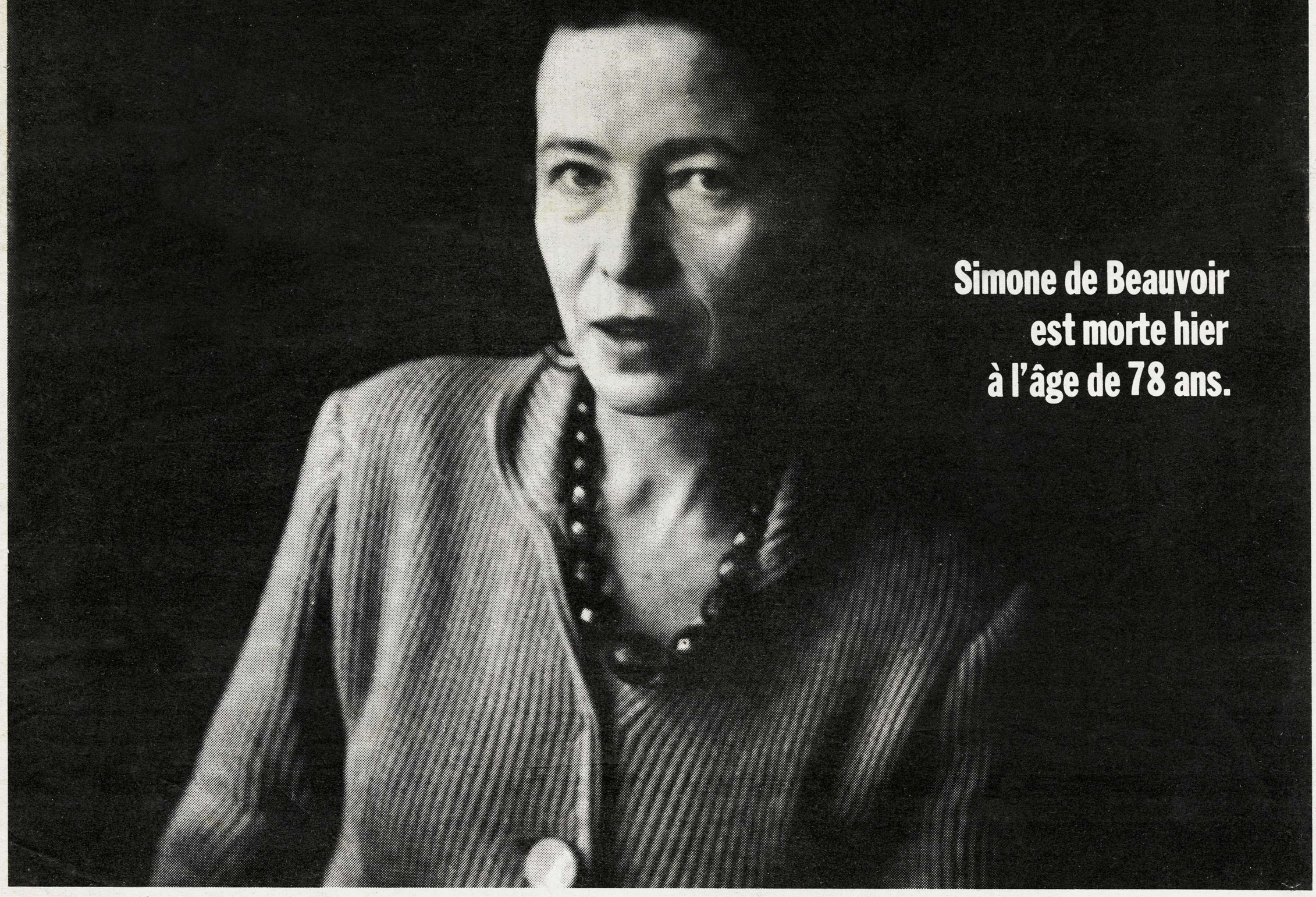
Libération

Les grands chantiers survivent à l'alternance

Du grand Louvre à l'Institut du monde arabe en passant par la Villette et l'Opéra-Bastille, François Léotard a assuré que tous ces chantiers (ou presque) seraient poursuivis. Moyennant, tout au plus, quelques redéfinitions.

Lire page 48.

UNE FEMME



Simone de Beauvoir est morte hier à l'âge de 78 ans.

Pierre Boulat/Cosmos

ANTILLES-REUNION 7,80 F ● ALGERIE 2,50 DA ● ALLEMAGNE 2 DM ● AUTRICHE 18 Sch ● BELGIQUE 34 F ● CAMEROUN 420 F CFA ● CANADA S 1,50 ● COTE D'IVOIRE 345 F CFA ● DANEMARK 10 Kr ● EGYPTE 2 L ● ESPAGNE 140 Ptas ● ETATS-UNIS S 1,25 ● FINLANDE 8,50 Mkf ● GABON 390 F CFA ● GRANDE-BRETAGNE 60 p ● GRECE 120 Dr ● ITALIE 1800 L ● LUXEMBOURG 34 F ● MAROC 5 Dh ● PAYS-BAS 2,25 Fl ● PORTUGAL 120 Esc ● SENEGAL 365 F CFA ● SUEDE 10 Kr ● SUISSE 1,90 F ● TUNISIE 430 M ●

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

Six ans presque jour pour jour après la mort de Jean-Paul Sartre.

Simone de Beauvoir est morte hier

Simone de Beauvoir est morte hier à l'hôpital Cochin de Paris des suites d'un œdème pulmonaire. Elle était âgée de 78 ans.

C'est par la publication, en 1949, du « Deuxième Sexe » que le « Castor » aura le plus marqué l'époque : elle ouvrait ainsi la voie, au milieu des imprécations et de l'incompréhension, aux visages contrastés du féminisme occidental. Sa réputation deviendra rapidement très grande aux Etats-Unis où, notamment, Betty Friedan, Kate Millett et Susan Sontag reprendront largement les thèses du « Deuxième Sexe ».

Lire pages 3 à 7.

Née en 1908 de famille bourgeoise, Simone de Beauvoir connut Sartre en 1929, alors qu'ils préparaient tous les deux l'agrégation de philosophie. Il y fut reçu premier, elle deuxième. Leurs vies devaient dès lors se mêler jusqu'à la mort de Sartre, en 1980. De l'existentialisme d'après-guerre à la défense des militants maoïstes, en passant par le combat algérien et la défense de l'Etat d'Israël, leurs engagements furent parallèles. Mais Simone de Beauvoir y ajoutait une adhésion jamais démentie pour la cause des femmes, des premiers manifestes pour l'avortement libre au soutien à l'action d'Yvette Roudy, sous le gouvernement socialiste. *Lire pages 8 et 9.*

Sartre et Beauvoir donnèrent aussi l'image d'un couple « résolument moderne » où l'« amour nécessaire » ne pouvait exclure les « amours contingentes ». *Lire pages 10 et 11.*

Si, au vu de leurs œuvres respectives, Sartre apparaît comme le philosophe et Beauvoir comme la littéraire, il restera que le « Deuxième Sexe » aura à coup sûr davantage contribué à bouleverser les mentalités et le réel que le travail théorique amassé par l'auteur de « l'Etre et le Néant ». *Lire page 12.*



Elliot Erwitt/Magnum

EDITORIAL

GERARD DUPUY

Une marque du siècle

«*Le continuel ouvrage de notre vie, c'est bastir la mort.*» La femme qui inscrivait cette citation de Montaigne à l'orée du plus philosophique de ses essais vient de mourir à son tour. Sa célébrité a sans doute porté ombrage à son «bastir»: initiatrice du féminisme contemporain, compagne de Sartre, grande conscience inlassable de la gauche française... Simone de Beauvoir a été tout cela. Elle a été aussi, parmi les écrivains contemporains, l'un de ceux qui a su parler de la mort avec le plus de constance et le moins d'esbrouffe. Alors qu'elle-même vient à son tour de quitter la vie, il faut aussi ne pas oublier ce faux détail. S'il lui faut une épitaphe, qu'on la trouve dans les deux dernières lignes de la *Céremonie des adieux*. Evoquant Sartre, elle écrivait: *«Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi: il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder.»*

Mais cette stoïcienne de cœur a su tordre exemplairement le cou au fatalisme. Dans l'immense profusion livresque du vingtième siècle, on compte peu d'ouvrages qui aient eu autant d'effets concrets que *le Deuxième Sexe*. Une comparaison simple se présente: la spectaculaire et foisonnante machine à idées qu'était Sartre n'a sans doute pas induit dans la réalité du monde autant de transformations que celles de sa compagne et complice. Non que *le Deuxième Sexe* ait servi de drapeau ou de bible au mouvement féministe. Mais il a rendu impossible de parler des femmes comme on le faisait avant lui. Il n'est sans doute dans ce siècle que l'œuvre de Sir Keynes pour s'être introduite à ce point dans la vie quotidienne de chacun, de vous et moi, en particulier si vous et moi n'avons jamais entendu parler de Beauvoir ou de Keynes. L'un comme l'autre, en effet, n'ont pas seulement lancé des idées, ils ont produit des modes de vie.

Simone de Beauvoir cite rarement Hegel en bonne part – elle ne pouvait que détester ce discours de la maîtrise mâle. Mais un hégélien parvenu à résipiscence pourrait au contraire pointer qu'elle fut exemplairement une des figures de l'Esprit du monde, dans sa marche cahotique quoique majestueuse. Il a en effet existé une concordance rare entre ses désirs et les besoins latents de la société occidentale. Ce que tant de femmes avant elle avaient essayé plus ou moins adroitement de clâmer, la «bonne élève» qu'elle avouait porter en elle a su le traduire en langage imparable. *Le Deuxième Sexe* a ouvert la voie à une revendication féministe dés-hystérisée.

Ces dernières années, Simone de Beauvoir connaissait, en France du moins, une sorte de purgatoire. Ce n'est pas faire affront à ses derniers combats que de dire que leur relative déshérence tient au premier chef au succès spectaculaire – et paisible – de celle qui les menait.

«On ne naît pas femme, on le devient»: un des slogans féministes les plus connus.



Gisèle Freund

Simone de Beauvoir, en 1948, quelques mois avant la publication du Deuxième Sexe.

LA NAISSANCE DU DEUXIEME SEXE

Par son refus d'un biologisme qui attribue une «nature» aux femmes, Simone de Beauvoir a, avec «le Deuxième Sexe», tissé la toile de fond du féminisme.

Le «*Deuxième Sexe*» est certainement l'ouvrage qui a le plus marqué la génération des féministes qui ont vécu mai 68. Individuellement d'abord: pour beaucoup d'entre nous, la lecture de ce livre à la sortie de l'adolescence a suscité avant tout le soulagement de s'apercevoir que ce que l'on ressentait, ce que l'on pensait sur la place qui nous était réservée dans la société comme dans le discours dominant, avaient été analysés par une philosophe, écrivain célèbre. Ce n'était pas pure divagation de notre part, nous n'étions pas seules à réagir ainsi. Et cette liberté revendiquée pouvait être concrètement vécue, comme en témoignaient les mémoires de l'auteur.

D'autres ne l'avaient pas lu avant l'émergence du mouvement féministe – ou parfois même ne l'ont jamais lu – mais les idées essentielles qu'il contient sont passées dans le fond commun du mouvement. «*On ne naît pas femme, on le devient*»,: cette affirmation du caractère culturel des assignations de sexe est devenue l'un des slogans féministes les plus connus, même s'il a été critiqué par certaines.

Contrairement à ce que l'on croit parfois, Simone de Beauvoir ne nie aucunement l'importance des spécificités corporelles: au contraire, elle leur confère un rôle important dans l'origine de l'oppression patriarcale comme dans sa perpétuation. Ce qu'elle refuse, c'est le biologisme qui assigne le destin féminin – psychologique, intellectuel et social – à une «*nature*» attribuée aux femmes et qui les vouerait à la pure reproduction de l'espèce. Dès l'origine, estime-t-elle, la femme a été mise par l'homme dans la position de l'Autre, dans une perspective réunificatrice et non dans la reconnaissance positive de l'altérité.

Analysant et dénonçant tous les mythes de l'éternel féminin, elle ne tombe pas dans le piège qui consiste à faire d'un hypothétique matriarcat primitif un paradis perdu. Si le «*féminin*» a connu une époque de prestige, comme en témoignent notamment les anciennes religions de la Déesse Mère, il ne faut pas y voir une création de liberté des femmes, mais bien au contraire une forme d'aliénation, non seulement pour elles, mais pour toute l'humanité, dans la mesure où il s'agissait d'une croyance mystique fondée sur la terreur vis-à-vis de la Nature toute-puissante, et non sur une valorisation du statut réel des femmes; de sorte que la déchéance du féminin ne saurait être regrettée ainsi qu'en témoigne ce passage: «*L'esprit l'a emporté sur la Vie, la transcendance sur l'immanence, la technique sur la magie et la raison sur la superstition. La dévaluation de la femme représente une étape nécessaire dans l'histoire de*

Suite page 5

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

« Vous êtes un Castor, dit-il. Les Castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur. »

Le Castor

On s'est souvent demandé d'où venait ce surnom qu'affectionnait beaucoup Jean-Paul Sartre puisque toutes ses lettres à Simone de Beauvoir étaient adressées au « Charmant petit Castor ». Simone de Beauvoir, dans les « Mémoires d'une jeune fille rangée » en donne l'explication. C'est une trouvaille d'Herbaud, un condisciple des deux jeunes agrégatifs. Herbaud, dont Simone de Beauvoir dresse ainsi le portrait (pp 322-323).

« Il me plaisait de plus en plus et ce qu'il y avait d'agréable, c'est qu'à travers lui, je me plaisais à moi-même ; d'autres m'avaient prise au sérieux mais lui, je l'amusais. Au sortir de la Bibliothèque il me disait gaiement : « Comme vous marchez vite ! J'adore ça : on dirait qu'on va quelque part ! » « Votre drôle de voix rauque », me dit-il un autre jour, « elle est très bien d'ailleurs, votre voix, mais elle est rauque. Elle nous divertit beaucoup, Sartre et moi. » Je découvris que j'avais une démarche, une voix : c'était nouveau. Je me mis à soigner de mon mieux ma toilette ; il récompensait mes efforts d'un compliment : « Ça vous va très bien, cette nouvelle coiffure, ce col blanc. » Un après-midi, dans les jardins du Palais-Royal, il me dit d'un air perplexe : « Nos relations sont étranges. Du moins pour moi : je n'ai jamais éu d'amitié féminine. – C'est peut-être que je ne suis pas très féminine. – Vous ? » Il rit d'une manière qui me flatta beaucoup. « Non. C'est plutôt parce que vous accueillez si facilement n'importe quoi : on est tout de suite de plain-pied. » Les premiers temps, il m'appelait avec affectation « Mademoiselle ». Un jour il écrivit sur mon cahier, en grosses lettres : BEAUVOIR = BEAVER. « Vous êtes un Castor, dit-il. Les Castors vont en bande et ils ont l'esprit constructeur. »



Vacances en Suède.

Keystone

Il y eut un lot d'articles indignés, où elle était décrite comme une sorte de Walkyrie, une suffragette, une virago.

Suite de la page 3

l'humanité : car c'est non de sa valeur positive mais de la faiblesse de l'homme qu'elle tirait son prestige : en elle s'incarnaient les inquiétants mystères naturels : l'homme échappe à son emprise lorqu'il se libère de la nature.»

Mais Beauvoir ajoute : «*Elle est aussi un existant, elle est habitée par la transcendance et son projet n'est pas la répétition mais son dépassement vers un avenir autre.*»

Ainsi le projet politique du *Deuxième Sexe* est incompatible avec toute apologie de la «*Différence*» ; mais il n'implique pas pour autant un quelconque mimétisme par rapport aux hommes aliénés par la mythologie qu'ils ont élaborée comme par les rapports sociaux de sexe qu'ils ont imposés. L'enjeu du féminisme, c'est la reconnaissance de chacun(e) comme sujet de sa propre histoire – et c'est là ce qui inscrit le plus nettement le féminisme de Beauvoir dans l'ensemble de ses choix politiques.

Marie-Jo DHAVERNAS

1949 : beaucoup de bruit, de polémique et d'incompréhension

Collègue de Simone de Beauvoir au lycée de Rouen dans les années 30, Colette Audry pensait à un livre sur la condition des femmes, mais Simone n'en voyait pas la nécessité... Puis ce fut «le deuxième sexe» en 1949.

Lors de sa sortie, en 1949, *le Deuxième Sexe* fit énormément de bruit et Simone de Beauvoir commença à recevoir un immense courrier. Il y eut dans la presse un lot d'articles indignés, ridicules et grotesques. Elle était pour les uns une sorte de Walkyrie, de suffragette, de virago. D'autres s'exclamaient : qu'est-ce qu'elle passe aux femmes ! Comme on savait que j'étais une de ses amies, on me demanda de tenir des conférences, en province, dans des clubs, des cercles, des milieux syndicaux et je m'aperçus que si beaucoup s'intéressaient au livre, peu de lecteurs en fait l'avaient compris.

Quand nous étions ensemble enseignantes au lycée de Rouen, dans les années 35-36, je pensais à un livre sur la condition des femmes et, à ce moment-là, Simone de Beauvoir n'en sentait pas la nécessité. Elle a raconté qu'elle fut amenée à écrire le *Deuxième Sexe* quand elle voulut faire son autobiographie et qu'elle s'est alors demandé ce que signifiait être une femme. Parce qu'elle avait avec Sartre, avec des étudiants, avec des gens comme Aron ou Nizan des rapports très égalitaires, sa condition de femme ne lui pesait pas. La guerre arriva, et après la Libération, elle m'a dit : ce livre, je vais l'écrire. Et, un jour, je l'ai reçu. Beaucoup eurent du mal à le comprendre parce que l'opposition entre nature et culture n'était pas vulgarisée, ce à quoi son livre a contribué et d'abord par la phrase : «*On ne naît pas femme, on le devient*», ce qui est admis aujourd'hui. Il n'était pas admis que la culture s'emparait dès sa naissance d'un être sexué et lui attribuait sa couleur, sa façon de s'habiller, son existence. Que l'on naissait sexuée femelle et que c'était la société qui nous faisait femme. Ce qu'apporta le *Deuxième Sexe*, que l'on disait sévère envers nous quand il était tonique, fut que naître d'un sexe plutôt que de l'autre n'était pas un destin absolu.

N'était pas compris non plus ce que Simone de Beauvoir disait sur la femme-objet, d'une manière beaucoup plus nuancée qu'on le fit par la suite. Elle le disait d'une manière assez philosophique mais exacte : «*Elle est l'autre mais sur le mode de l'inessentiel*». Dans l'homme, une idée voulait qu'il fût, lui, l'essentiel et que la femme devait exister par rapport à lui.

J'ai toujours pensé à cette phrase formatrice d'Eve dans le *Paradis perdu* de Milton : «*Dieu est ta loi et tu es la mienne.*» La femme, donc, pour Beauvoir, n'est pas entièrement un sujet et dès lors elle est aussi un objet (mystérieux sans doute et d'un genre un peu magique, comme dans la littérature de la fin du XIXème siècle).

Lors de mes conférences, quand arrivait le moment du débat (où d'ailleurs parlaient davantage d'hommes que de femmes – c'était entre 49 et 51), personne ne saisissait ce qu'étaient l'essence masculine, l'essence féminine. Je me souviens, pour indiquer le genre de remarques, d'un homme qui s'exprima ainsi : «*Quand je marche dans les rues et que je passe devant une vitrine de lingerie féminine : eh bien, non, pour moi, un homme n'est pas une femme !*» L'homme était intellect, la femme nature et instinct.

Puis *le Deuxième Sexe* a formé toute une génération de femmes, de lectrices, mais Beauvoir tenait à dire plus tard qu'il n'avait pas été, au moment où elle l'écrivit, un livre militant. Un livre ne suscite pas à lui seul un mouvement. Il a fallu trente ans de réflexions féministes, il a fallu les mouvements américains et Betty Friedan pour que *le Deuxième Sexe* soit, non pas récupéré, mais réclamé comme originaire.

Colette AUDRY

Agrégée de lettres, militante syndicale puis dans les partis de gauche, prix Médicis en 62 pour son roman Derrière la baignoire, *Colette Audry a publié récemment l'*Héritage, *histoire des difficiles rapports mère-fille.*

Les derniers paragraphes du «Deuxième Sexe»

En se mettant à exister pour soi, la femme abdiquera la fonction de double et de médiatrice qui lui vaut dans l'univers masculin sa place privilégiée ; pour l'homme pris entre le silence de la nature et la présence exigeante d'autres libertés, un être qui soit à la fois son semblable et une chose passive apparaît comme un grand trésor ; la figure sous laquelle il perçoit sa compagne peut bien être mythique, les expériences dont elle est la source ou le prétexte n'en sont pas moins réelles : et il n'en est guère de plus précieuses, de plus intimes, de plus brûlantes ; que la dépendance, l'infériorité, le malheur féminins leur donnent leur caractère singulier, il ne peut être question de le nier ; assurément, l'autonomie de la femme, si elle épargne aux mâles bien des ennuis, leur déniera aussi maintes facilités ; assurément, il est certaines manières de vivre l'aventure sexuelle qui seront perdues dans le monde de demain : mais cela ne signifie pas que l'amour, le bonheur, la poésie, le rêve en seront bannis.

Prenons garde que notre manque d'imagination dépeuple toujours l'avenir ; il n'est pour nous qu'une abstraction ; chacun de nous y déplore sourdement l'absence de ce qui fut lui ; mais l'humanité de demain le vivra dans sa chair et dans sa liberté, ce sera son présent et à son tour elle le préfèrera ; entre les sexes naîtront de nouvelles relations charnelles et affectives dont nous n'avons pas idée : déjà sont apparues entre hommes et femmes des amitiés, des rivalités, des complicités, des camaraderies, chastes ou sexuelles, que les siècles révolus n'auraient su inventer. Entre autres, rien ne me paraît plus contestable que le slogan qui voue le monde nouveau à l'uniformité, donc à l'ennui.

Je ne vois pas que de ce monde-ci l'ennui soit absent ni que jamais la liberté crée l'uniformité. D'abord, il demeurera toujours entre l'homme et la femme certaines différences ; son érotisme, donc son monde sexuel, ayant une figure singulière ne saurait manquer d'engendrer chez elle une sensualité, une sensibilité singulière : ses rapports à son corps, au corps mâle, à l'enfant ne seront jamais identiques à ceux que l'homme soutient avec son corps, avec le corps féminin et avec l'enfant ; ceux qui parlent tant «d'égalité dans la différence» auraient mauvaise grâce à ne pas m'accorder qu'il puisse exister des différences dans l'égalité.

D'autre part, ce sont les institutions qui créent la monotonie : jeunes et jolies, les esclaves du sérail sont toujours les mêmes entre les bras du sultan ; le christianisme a donné à l'érotisme sa saveur de péché et de légende en douant d'une âme la femelle de l'homme ; qu'on lui restitue sa souveraineté singulière, on n'ôtera pas aux étreintes amoureuses leur goût pathétique. Il est absurde de prétendre que l'orgie, le vice, l'extase, la passion deviendraient impossibles si l'homme et la femme étaient concrètement des semblables ; les contradictions qui opposent la chair à l'esprit, l'instant au temps, le vertige de l'immanence à l'appel de la transcendance, l'absolu du plaisir au néant de l'oubli ne seront jamais levées ; dans la sexualité se matérialiseront toujours la tension, le déchirement, la joie, l'échec et le triomphe de l'existence.

Affranchir la femme, c'est refuser de l'enfermer dans les rapports qu'elle soutient avec l'homme mais non les nier ; qu'elle se pose pour soi elle n'en continuera pas moins à exister *aussi* pour lui : se reconnaissant mutuellement comme sujet, chacun demeurera cependant pour l'autre un *autre* ; la réciprocité de leurs relations ne supprimera pas les miracles qu'engendre la division des êtres humains en deux catégories séparées : le désir, la possession, le rêve, l'aventure ; et les mots qui nous émeuvent : donner, conquérir, s'unir, garderont leur sens ; c'est au contraire quand sera aboli l'esclavage d'une moitié de l'humanité et tout le système d'hypocrisie qu'il implique que la «section» de l'humanité révélera son authentique signification et que le couple humain trouvera sa vraie figure.

«Le rapport immédiat, naturel, nécessaire, de l'homme à l'homme est le *rapport de l'homme à la femme*» a dit Marx. «Du caractère de ce rapport, il suit jusqu'à quel point l'homme s'est compris lui-même comme *être générique*, comme homme ; le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'être humain à l'être humain. Il s'y montre donc jusqu'à quel point le comportement *naturel* de l'homme est devenu *humain* ou jusqu'à quel point l'être *humain* est devenu son être *naturel*, jusqu'à quel point sa *nature humaine* est devenue sa nature.»

On ne saurait mieux dire. C'est au sein du monde donné qu'il appartient à l'homme de faire triompher le règne de la liberté ; pour remporter cette suprême victoire, il est entre autres nécessaire que par-delà leurs différenciations naturelles hommes et femmes affirment sans équivoque leur fraternité.

Antoinette Fouque : moi et elle

Elle aura bien occupé ce siècle. Non seulement par son œuvre «monumentale» mais par sa personne. Il y a un mois encore, elle donnait des interviews pour affirmer ses positions féministes-universalistes, égalitaristes, assimilatrices, normalisatrices et attaquait quiconque ne s'y conformait pas, moi en l'occurrence et quelques autres. Si important que s'annonce le culte de cette œuvre et de cette personne que ne vont pas manquer de célébrer ses épigones et thuriféraires, cette mort, plus qu'un événement est une péripétie sur la scène historique qui va peut-être accélérer l'entrée des femmes dans le 21ème siècle.

Il y a l'autre génération, celle du mouvement de la libération et de l'indépendance des femmes : elle aura 18 ans en mai 1986. Nous n'aurons pas trop de moins de 15 ans avant la fin de ce siècle pour l'affirmer comme celle des différences, pour accomplir nos actes, pour transformer l'essai, pour accentuer la nécessité impérative de modérer, d'altérer l'universalisme intolérant, assimilateur, haineux, stérilisant, réducteur de tout autre qui est le propre de notre civilisation, pour l'ouvrir au pluralisme, aux différences fécondes qui, comme chacun sait, prennent leur source, s'informent, commencent à la différence des sexes : il y a des femmes... il y a des hommes... il y a des cultures... c'est le principe d'espérances.

Antoinette FOUQUE

Deidre Bair, sa biographe américaine : «Elle a dit toute la vérité»

L'Américaine, qui termine une biographie de Simone de Beauvoir, s'avoue «en totale admiration» devant cet «exemple brillant», regrettant toutefois que beaucoup de femmes françaises ignorent encore son apport.

Deidre Bair, qui a déjà écrit une biographie de référence de Samuel Beckett, est une Américaine de Philadelphie qui termine un livre sur la vie de Simone de Beauvoir. Un livre écrit en collaboration avec l'écrivain disparue, pour lequel elle l'avait rencontrée il y a un mois à peine.

DEIDRE BAIR. Elle était en pleine forme. Nous avons passé la journée à choisir des photos pour illustrer mon livre. Elle était ravie de mon travail et se félicitait de pouvoir le lire terminé à la fin de l'année. Elle s'intéressait à tout, des droits des femmes aux élections législatives, passait de longs moments avec sa fille adoptive dont elle se sentait très proche. Elle allait au cinéma, regardait la télé, bref, se tenait au courant. Sa vie quotidienne était très simple. Le matin, elle écrivait, lisait, travaillait. Puis elle déjeunait légèrement. L'après-midi était consacrée à ses multiples rendez-vous avec de nombreuses féministes.

Simone de Beauvoir recevait aussi beaucoup d'étudiants étrangers. Son courrier était volumineux et elle tenait à y répondre elle-même, refusant toute secrétaire. Tous les jours, on lui envoyait de nombreux manuscrits qu'elle tenait à lire tous. Le soir, elle dînait avec ses amis. Elle était aussi d'une incroyable générosité, signait des préfaces, prêtait son nom à des associations féministes du monde entier. Pour moi, elle était un exemple brillant de ce que les femmes auraient dû être pour les autres. J'étais en totale admiration.

LIBERATION. – En cherchant dans la vie de Beauvoir, avez-vous découvert quelque chose d'inconnu ?

D.B. – Non, pas du tout. Je n'ai eu aucune surprise. Elle a dit toute la vérité. Je n'ai trouvé chez elle aucun mensonge, ni cachoterie. Elle était très honnête. Bien sûr, il y avait des périodes de sa vie qu'elle n'aimait pas et ce n'est pas le moment d'en faire la liste. Mais globalement, elle était plutôt contente de son existence.

LIBERATION. – Avait-elle des projets ?

D.B. – Bien sûr. Elle m'avait parlé d'un voyage cet été. Elle aimait tant voyager. Ce qui me semble dommage, c'est que le jour de sa mort, beaucoup de femmes françaises ne connaissent pas son nom, ignorent tout ce qu'elle nous a apporté depuis et après la publication du *Deuxième Sexe*.

Propos recueillis par V.B

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

« En 1939, mon existence a basculé : l'histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher. »



Val/Gamma

Simone de Beauvoir avec Jean Genet, qu'elle rencontre à la terrasse du Flore en mai 1944.

K. Millett : « Pour la première fois, je ne vivais plus ma pensée dans la solitude, une voix me parlait des inégalités »



Keystone

Cérémonie des cadeaux au parc national brésilien où vivent les indiens carajas, en 1960.



AFP

Mars 67 : visite officielle en Egypte avec Sartre et Claude Lanzmann, dans le but d'ouvrir un dialogue entre l'Egypte et Israël.

Kate Millett: «Elle avait ouvert une porte aux femmes du monde entier»

Intime de Simone de Beauvoir, l'activiste américaine la place à l'égal de Frantz Fanon, « avec une de ces œuvres qui changent la destinée de millions de gens ». Elle se souvient s'être sentie « plus courageuse, plus brave » après avoir lu « le Deuxième Sexe ».

« *J'étais étudiante à Oxford, en littérature anglaise, quand j'ai lu le Deuxième Sexe : ce livre a transformé ma vie* » : bouleversée par la nouvelle de la mort de Simone de Beauvoir, dont elle était l'amie américaine probablement la plus intime, Kate Millett se souvient. De passage à Paris, elle savait l'écrivain à l'hôpitale, mourante.

« *Pour la première fois, je ne vivais plus ma pensée dans la solitude, une voix me parlait des inégalités, me racontait ses expériences. C'était un livre très libérateur, qui refusait les accommodements avec le monde mâle, et qui le détruisait, de mon point de vue, ou qui le dérangeait pour beaucoup d'autres. Je me souviens, l'ouvrage avait été perçu en Grande-Bretagne comme très scandaleux, extrêmement subversif, et je me suis disputée à son sujet pendant des semaines avec des amis. Au fond, j'attendais ce livre, il a été pour moi un compagnon essentiel.* »

Kate Millett se rappelle s'être sentie « *plus courageuse, plus brave ensuite* » pour lutter contre les injustices de la situation des femmes, tant culturelles que structurelles. Mais selon elle, la traduction américaine du « *Deuxième Sexe* » n'est pas à l'origine du « *Women's Lib* » américain, ou plutôt « *le livre a agi avec retardement* » sur des générations de femmes américaines.

Kate Millett, après Oxford, est revenue deux ans aux Etats-Unis, et travaillait la sculpture, avant de vivre deux ans au Japon, puis de revenir chez elle pour participer... au « *Civil Rights Movement* », et lutter, deux autres années, pour l'émancipation des Noirs américains. Le Women's Lib, selon elle, n'a démarré qu'en 1964, et son catalyseur aurait plutôt était, localement, le livre de Betty Friedan (« *La femme mystifiée* »), plus spécifiquement consacré à la situation américaine, et moins philosophique que le « *Deuxième Sexe* », puisque se basant sur la presse féminine américaine, où l'image de la femme dans la publicité de 1930 à 1960, outre Atlantique. Alors que Kate Millett ne prendra, elle, la plume, qu'en 1970, avec « *Sexual Politics* », ce qui lui donnera l'occasion de rencontrer puis de connaître Simone de Beauvoir, avant son best-seller, « *La politique du mâle* ».

« *J'aimais Simone de Beauvoir comme une amie très proche, elle était tout autant une amie qu'un professeur, il y avait quelque chose en elle de très tendre et de très fragile, mais elle avait aussi énormément d'affection, par delà tout son travail politique ou sa conscience sociale* » : les deux femmes se voyaient quasiment chaque année depuis 1970, et Kate Millett la féministe a évidemment lu tout Beauvoir, préférant, au delà du « *Deuxième Sexe* », « *La femme rompue* » et toute l'autobiographie, « *très très importante* » de l'écrivain.

Pour elle, Simone de Beauvoir était non seulement très connue aux Etats-Unis, mais probablement plus que Jean-Paul Sartre, grâce aux femmes. « *Elle leur avait ouvert une porte, comme aux femmes du monde entier. C'était un écrivain très profond, un être d'une stature comparable à celle de Franz Fanon, avec une de ces œuvres qui change la destinée de millions de gens, de populations entières.* »

Simone de Beauvoir, pourtant, s'était repliée ces dernières années sur une vie plus privée : « *Elle n'est pas venue l'an dernier au colloque organisé par la Columbia University sur l'ensemble de son œuvre, et quand je la voyais, elle se souciait de choses plus simples, de visites amicales, de simples conversations.* » Pour Kate Millett, lundi, c'est une amie qui est morte, mais son œuvre est intacte, et inaltérable.

Laurent GALLY

La Ligue des droits de la femme: «Le symbole de l'engagement»

La Ligue des droits des femmes, « présidée par Simone de Beauvoir, tient à exprimer sa profonde émotion face à la disparition de Simone de Beauvoir, sa présidente et amie ». « Simone de Beauvoir, écrit la ligue dans un communiqué, est le symbole de l'engagement. Attentive aux problèmes de notre temps elle a mis son talent d'écrivain au service de nombreuses causes. Parmi celles-ci le féminisme. Elle lui a consacré une grande partie de sa vie, consciente que malgré les droits acquis beaucoup reste à faire pour que les femmes participent à part entière au monde. « Voilà pourquoi elle soutenait les associations qui luttent pour favoriser l'accès des femmes à l'autonomie et à la responsabilité. Oui, c'est une perte irréparable pour les femmes et pour l'humanité. »

Huguette Bouchardeau: «La grande dame du féminisme»

« C'est quelqu'un que je plaçais très haut dans le petit monde de ceux qui ont fait quelque chose pour les femmes. Elle a marqué toute ma génération. La grande dame du féminisme français, une personne essentielle. Ce n'était pas simplement une pensée théorique mais également un modèle de comportement. C'était le féminisme actif, militant, rationnel, que j'appréciais beaucoup.

J'ai dû lire à 25 ans le « *Deuxième sexe* », mais je me souviens fort bien quand j'étais collégienne, –c'était dans une école religieuse–, on nous disait que si l'on tombait sur un livre de Simone de Beauvoir, il fallait le mettre au feu. Plus tard, comme enseignante, je me suis beaucoup servi de ses écrits. C'était une si bonne école. »

Parfums piteux et capiteux



Les odeurs ne sont plus ce qu'elles étaient. Comment, dès 1750, s'est opérée cette lente désodorisation, et quels en sont les enjeux sociaux ?

A. Corbin ne se gêne pas pour tordre le nez à ces prétendus progrès de l'odorat, qui en fait ne servent qu'à le museler.

352 pages, 41 F.

Champs Flammarion

De l'or pour votre matière grise.

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

« Quand je le quittai début août, je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie »

DE LA JEUNE FILLE RANGEE A LA

1929 : Simone de Beauvoir rencontre Jean-Paul Sartre. Dix ans plus tard, sa vie bascule me lâcher ». Mais c'est la publication du « Deuxième

« *Quand je le quittai au début d'août* (1929), écrit Simone de Beauvoir à propos de Sartre, *je savais que plus jamais il ne sortirait de ma vie.* » Elle a alors 21 ans et lui 24. Ils viennent d'être reçus ensemble à l'agrégation de philosophie (lui est premier et elle deuxième). *A priori*, savoir que Sartre ne sortirait plus jamais de sa vie est pour Beauvoir un bonheur. Pourtant, dans sa vie d'écrivain, il est certain que cette présence, pendant cinquante et un ans, sera pesante. Il faudra *le Deuxième Sexe*, en 1949, pour la débarrasser (un peu) de l'empreinte du grand homme.

Née le 9 janvier 1908 à Paris, Simone de Beauvoir connaît donc comme une seconde naissance de jour de 1929 où, par l'intermédiaire de René Maheu, elle rencontre le philosophe de sa vie. « *Entre nous, il s'agit d'un amour nécessaire : il convient que nous connaissions aussi des amours contingentes.* » Ils en connaîtront. En 1931, l'Education nationale la nomme à Marseille tandis que Sartre va au Havre. Ils passent l'été ensemble en Espagne. C'est l'époque où ils se soucient plus des faits divers que des événements politiques : « *Cette année encore* (1932), *nous nous souciâmes peu de ce qui se passait dans le monde.* » Fin 1932, tandis que Sartre reste au Havre, Simone de Beauvoir est nommée à Rouen.

1936 est, à tous points de vue, une année d'épreuves. C'est la guerre d'Espagne, et leur désintérêt des affaires du monde n'est plus ce qu'il était. Certes, ils ne s'engagent pas dans les Brigades internationales. « *Qu'est-ce que Sartre aurait fait avec un fusil ?* », demandera encore Simone de Beauvoir en 1977. Et sont-ce vraiment « *Les amours contingentes* » qui envahissent leur vie ? Olga Kosakiewicz entre dans la vie commune du couple. L'expérience Nietzsche-Paul Rée-Lou Andrea Salomé a déjà montré que les meilleurs philosophes pouvaient n'être plus tout à fait eux-mêmes face à certaines contraintes sexuelles. Le trio Sartre-Beauvoir-Olga est aussi un échec. Mais pas tant que ça. *L'Invitée*, le premier roman de Simone qu'elle publie avec succès en 1943, est nourri de cette expérience.

Auparavant, bien sûr, il y a la guerre. Sans elle, Simone de Beauvoir n'aurait peut-être jamais écrit. Dès le printemps 1939, l'existence de la jeune femme de trente et un ans change du tout au tout. « *Le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure, Je renonçai à mon individualisme, à mon antihumanisme. J'appris la solidarité. (...) En 1939, mon existence a basculé d'une manière aussi radicale : l'histoire m'a saisie pour ne plus me lâcher.* »

D'autant qu'après le printemps, il y a l'été : « *Un matin, nous apprîmes par les journaux la conclusion du pacte germano-soviétique. (...) La paix était définitivement perdue. (...) La nuit descendait sur la terre, et dans nos os.* »



Pierre Boulat/Cosmos

Simone de Beauvoir en 1954, année où elle reçoit le prix Goncourt pour « les Mandarins ».

« 1949, LE DEUXIEME SEXE »

La deuxième partie des années 40, quand la vogue ialiste est à son sommet, est aussi, pour Simone de Beauvoir, une période de considérable production. Après l'essai *Pyrrhus et Cineas*, en 1944, elle publie coup sur coup son unique pièce de théâtre *les Bouches inutiles* (représentée en 1945) et, la même année, *le Sang des autres*. Un nouveau roman paraît en 1946, *Tous les hommes sont mortels*, précédant divers essais : *l'Existentialisme et la sagesse des nations* (1948), *l'Amérique au jour le jour* (1948), et, surtout, *le Deuxième sexe*.

Quand le livre paraît en 1949, elle a quarante et un ans (et Sartre quarante-quatre). L'ouvrage aura, les années passant, un retentissement énorme, et fonde encore aujourd'hui la célébrité internationale de son auteur. « *On ne naît pas femme, on le devient* », écrit-elle. Et le livre est maintenant considéré comme fondateur du féminisme moderne. La réputation de Simone de Beauvoir est immense. Elle est enfin femme avant d'être femme de Sartre.

Mais cette célébrité qu'elle a ainsi acquise jusqu'aux Etats-Unis ne l'empêche pas de continuer à s'intéresser à ces quelques cafés qu'on trouve en bas de l'église Saint-Germain des Prés. Ce sont les belles années de l'existentialisme germanopratin qu'elle met en scène dans *les Mandarins*, en 1954, roman pour lequel elle obtient le prix Goncourt (qu'elle ne refuse pas).

Parmi les titres suivants, il y a *la Longue Marche* (1957) et *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958). Sartre et Simone de Beauvoir sont dans une période de sérieuse production qui ne les empêche pas de voyager ensemble. Au Brésil (en 1960), puis en U.R.S.S. en juin 1962. Treize ans plus tôt, ils avaient déjà assisté au procès Kravtchenko. Neuf ans plus tôt elle était déjà allée en Yougoslavie (avec Lanzmann), puis l'année suivante, en Tchécoslovaquie (avec Sartre). Toujours en 1960, elle voyage à Cuba et écrit dans *Le Monde* pour Djamila Boupacha, militante algérienne torturée. Elle signe bientôt le manifeste des 121.

Bibliographie

Simone de Beauvoir est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, romans, essais, théâtre, tous parus aux éditions Gallimard.

Romans, récits et nouvelles :
L'invité (1943)
Le sang des autres (1945)
Tous les hommes sont mortels (1946)
Les mandarins (1954), prix Goncourt
Les belles images (1966)
Quand prime le spirituel (1979)
Une mort si douce (1964)
La femme rompue (1968)

Théâtre :
Les bouches inutiles (1945)

Essais :
Pyrrhus et Cinéas (1944)
Pour une morale de l'ambiguïté (1947)
L'existentialisme et la sagesse des nations (1948)
L'Amérique au jour le jour (1948)
Le Deuxième sexe (1949)
Privilèges (1955), repris en 1972 sous le titre *Faut-il brûler Sade ?*
La longue marche (1957)
La vieillesse (1970)

Biographie :
Djamila Boupacha (1962), en collaboration avec Gisèle Halimi.

Mémoires :
Mémoires d'une jeune fille rangée (1958)
La porte de l'âge (1960)
La force des choses (963)
Tout compte fait (1972)
La cérémonie des adieux (1981)

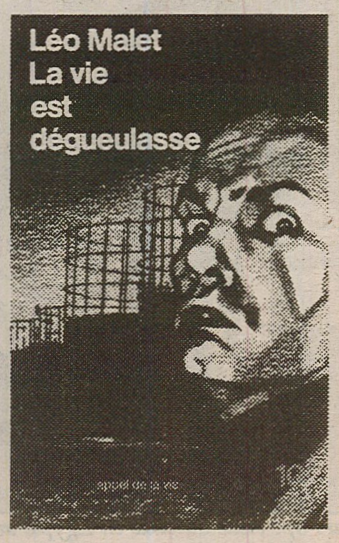
découvrez andré héléna
redécouvrez léo malet

andré héléna le bon dieu s'en fout (p)
andré héléna j'aurai la peau de salvador (p)
andré héléna les clients du central hôtel (p)
léo malet la vie est dégueulasse (a)
léo malet le soleil n'est pas pour nous (a)
léo malet sueur eux triples (a)
léo malet brouillard au pont de tolbiac (g.d.)

a série "l'appel de la vie" dirigée par francis lacassin
g.d. série "grands détectives" dirigée par jean-claude zylberstein
p série "la poisse" dirigée par bayon, phil casoar, frank evrard

10 18





En 70, elle défend la «Cause du Peuple», manifeste avec le MLF et accepte de diriger l'«Idiot International»

CEREMONIE DES ADIEUX

une nouvelle fois avec la guerre: «L'histoire m'a saisie pour ne plus Sexe» en 1949 qui la dégage de l'ombre du grand homme.

Mais c'est peut-être au cours de ce séjour moscovite de juin 1962 que la politique prend pour eux le plus d'importance. Sartre et Beauvoir se lient avec leur traductrice et rencontrent Voznessenski, Ehrenbourg et Krouchtchev. Ils rentrent à Paris par la Pologne mais retournent l'année suivante en U.R.S.S. et en Tchécoslovaquie.

LE RECONFORT D'ECRIRE

En 1963, aussi, paraît *la Force des choses*, et meurt la mère de Simone de Beauvoir. Elle raconte cette disparition l'année suivante dans *Une mort très douce*. *« Sur le moment, je ne me suis guère souciée du sort de mon livre. Ma mère venait d'être transportée dans une clinique; sa maladie, son agonie, m'ont accaparée. Quelques jours après son enterrement, la décision de les raconter s'est brusquement imposée à moi. (...) Dans les périodes difficiles de ma vie, griffonner des phrases – dussent-elles n'être lues par personne – m'apporte le même réconfort que la prière au croyant... »*

En 1964, malgré un certain antisémitisme ambiant, Sartre et Beauvoir acceptent d'aller à Kiev pour le 150ème anniversaire du poète Chevtchenko. Trois ans plus tard, ils sont en Israël juste avant que ne se déclenche la guerre des Six Jours. *Les Temps modernes*, la revue créée en 1945 et qui a été de tous les combats (en particulier pendant la guerre d'Algérie) va soutenir Israël sans pour autant dénier aux Palestiniens le droit à une patrie. C'est aussi l'année où Sartre et Beauvoir participent au tribunal Russel chargé de juger des crimes américains au Vietnam.

Arrive 1968. En janvier, paraît *la Femme rompue*. Puis passe le printemps: *« J'avoue ne pas être de ces intellectuels que Mai 68 a profondément ébranlés »*. En novembre, le couple est à Prague: *« Comment les Russes pourraient-ils briser une résistance aussi unanime? »* En 1970, elle défend *la Cause du Peuple*, manifeste avec le M.L.F. pour l'avortement et accepte de diriger *l'Idiot international* qu'a fondé Jean-Edern Hallier. L'année suivante, elle signe le Manifeste des 343 que publie *le Nouvel Observateur*, et où elle défend l'avortement libre.

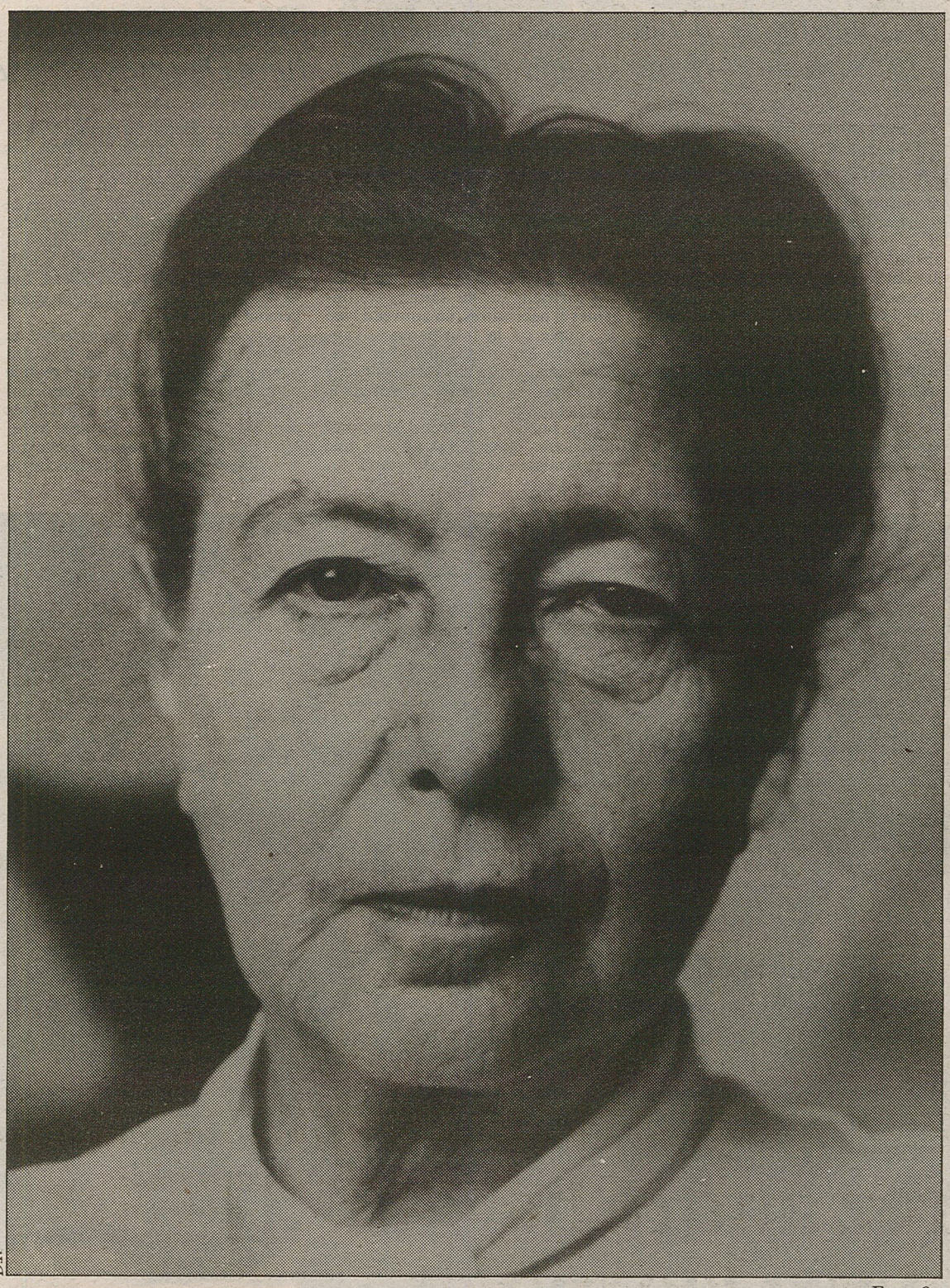
Dans cette période, elle publie deux livres, *la Vieillesse* en 1970 (*« A droite comme à gauche, on a reconnu que la condition faite aujourd'hui aux vieillards est un scandale »*) et *Tout compte fait* en 1972.

LES ADIEUX A SARTRE

Sartre meurt le 15 avril 1980. Fin 1981, Simone de Beauvoir publie *la Cérémonie des Adieux*. Elle y raconte ce que Sartre fut pour elle, et comment, même vieux et malade, il fut toujours Sartre. Elle évoque aussi tous les événements auxquels il fut mêlé avec elle: le procès de Burgos et le Secours Rouge, le procès Le Dantec-Le Bris et l'affaire de Bruay, l'assassinat d'Overney, le rapt de Nogrette, Lip, Baader et la révolution portugaise des œillets...

Seule, elle a publié régulièrement les *« Chroniques du sexisme ordinaire »* et pris position en faveur des femmes battues. Restée seule, Simone de Beauvoir s'engage plus discrètement dans la vie publique. Mais ces dernières années, elle se manifestait encore, fidèle à l'image que *le Deuxième Sexe* avait commencé à donner d'elle, pour soutenir par exemple Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme qui s'était insurgée contre la position de Grace Jones sur une affiche. Il semble pourtant qu'elle sera à jamais féministe et compagne de Sartre. Quand Boris Vian inventait un *« Jean-Sol Partre »*, il ne pouvait s'empêcher de lui adjoindre une *« comtesse de Beauvoir »* avec qui se déplacer, à dos d'éléphants.

Mathieu LINDON



D.R

En 1984.



Roger Viollet

REACTIONS

François Léotard :

« Simone de Beauvoir nous a quittés : avec elle, c'est une grande dame des lettres françaises qui disparaît. Elle aurait pu rester une jeune fille rangée, connaître le confort moral et matériel d'une vie sans histoires. Mais elle a choisi la littérature au sens le plus fort du terme. Simone de Beauvoir laisse une grande œuvre : des romans qui, comme « *Les Mandarins* » ont passionné et passionnent encore des centaines de milliers de lecteurs du monde entier ; des mémoires sans complaisance qui témoignent de l'effervescence intellectuelle et morale de toute une génération ; elle laisse aussi des essais qui font date dans l'histoire de la pensée française : « *Le deuxième sexe* » posait dès 1949 de manière claire et incisive, les graves questions de la condition féminine. Simone de Beauvoir laissera un grand vide : je salue respectueusement sa mémoire ».

Jack Lang:

« Avec Simone de Beauvoir, nous venons de perdre une femme d'exception », a affirmé Jack Lang. Pour l'ancien ministre de la Culture, l'écrivain est « un être généreux qui n'oublie jamais de défendre la cause des opprimés et qui eut l'élégance de le faire avec un immense talent.

« Je n'oublie pas non plus, conclut Jack Lang, qu'elle a constamment et avec force soutenu l'action du président de la République et que nous perdons aujourd'hui une grande amie. »

Jacques Chirac :

« La nouvelle de la disparition de Simone de Beauvoir souligne la fin d'une époque », affirme le Premier ministre, Jacques Chirac. « Sa littérature engagée a été représentative de certains mouvements d'idées qui ont marqué à un moment notre société. Son indiscutable talent en a fait un écrivain qui a sa place dans la littérature française. Au nom du gouvernement, je salue respectueusement sa mémoire. »

Georges Marchais :

« Avec Simone de Beauvoir, c'est une grande figure de la pensée française qui disparaît », a indiqué Georges Marchais, le secrétaire général du PCF. Simone de Beauvoir était loin de partager toutes les opinions des communistes.

Le débat, comme tout ce qu'elle faisait, était sans concessions. Mais nous n'oublierons pas qu'elle sut en plusieurs occasions faire entendre sa voix et agir à nos côtés. »

« En mon nom personnel, conclut le secrétaire général du PCF, et au nom de tousles communistes, je tiens à rendre hommage à celle qui témoignera toujours d'un grand moment de la pensée progressiste dans notre pays. »

SCIENCE & VIE MICRO
SVM
AVRIL 86
GRANDE ENQUETE MICRO
Les lecteurs de SVM jugent leur ordinateur.
Découvrez leur hit-parade des matériels et des logiciels.
18 F EN VENTE PARTOUT

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

Elle construira leur couple: un couple mythique fait de fidélité absolue et de libertés sans concessions.

Sartre-Beauvoir: le couple mythe contre le mythe du couple

Dès le début de leur relation, Sartre et Beauvoir vont communier dans la religion de la pensée et de l'art. Elle l'aidera beaucoup au moment de publier «la Nausée». Il lui suggérera le thème du «Deuxième Sexe».

Les deux premières lettres au Castor

Petit charmant Castor,
Voulez-vous être assez bonne pour donner mon linge (tiroir intérieur de l'armoire) à la blanchisseuse ce matin? Je laisse la clé sur la porte. Je vous aime tendrement, mon amour. Vous aviez une petite tête charmante, hier, en disant: «Ah, vous m'aviez regardée, vous m'aviez regardée» et quand j'y pense mon cœur se fend de tendresse. Au revoir petit Bon. (1929)

Ma petite épouse morganatique,
J'arriverai mercredi à 12 h 15 à Austerlitz (à vous de vérifier l'heure – cela promènera votre sœur. Non, j'ai un remords. L'indicateur est dans le tiroir de la table où j'écris, je vais contrôler moi-même: c'est midi treize) je serai heureux si vous pouviez disposer d'un moment pour venir me chercher à la gare. Par ailleurs, je compte rester six jours à Paris.
Si vous êtes libre de votre temps, nous pourrions sortir quelquefois ensemble.
Je vous présente mes respects.
P.-S.: J'ai lu, mon cher amour, le compte rendu de votre 1er chapitre. Si le style est aussi simple que celui de votre lettre – sans plus – ce sera tout à fait excellent. (1930)

Lettres au Castor
1926-1939 Gallimard

Quand Sartre la rencontre, en 1929, il voit déjà en Simone de Beauvoir une beauté sans frime. Cette fille de famille, bonne élève, à la recherche d'un instrument de subversion, va trouver dans la pensée, l'intelligence et la philosophie, l'outil de révolte absolu. Dès le début de leur relation, ils vont communier dans la religion de la pensée et de l'art comme moyen de subversion quotidien. Il y a chez tous deux, dès 1930, une sorte de Rimbaud qui aurait été premier de la classe jusqu'au bout. Et Sartre le séducteur va trouver en elle une grande beauté, une interlocutrice de poids, et en plus une philosophie. Très vite, il lui exposera sa conception de l'amour: *«Je vous aime et je suis polygame»*. Elle écoutera, respectera cette liberté et construira, progressivement, leur couple: un vrai couple mythique du XXème siècle, mythe paradoxal de fidélité absolue et de liberté sans concession. Dès 1930, dans une France où l'hypocrisie et le mensonge sont la règle du mariage bourgeois, elle parvint à inventer, à partir des axiomes sartriens sur les amours contingentes et nécessaires, un nouveau type de couple où la transparence, l'authenticité, le dialogue quotidien rivalisent dans l'ordre des valeurs avec la complicité, la fidélité, la durée, le partage des projets.

Il ne publiera *La Nausée*, son premier livre, qu'en 1938. Avant que n'apparaisse aux yeux du grand public l'image célèbre du couple d'intellectuels de St Germin des Prés, les années 30 furent contrariées. Professeurs de philosophie, lui au Havre, elle à Rouen, ils vécurent en marge de la société provinciale traditionnelle, provocateurs, insoupis, rageurs. Dans une sorte d'anarchisme quotidien, de pessimisme permanent, qui ne débouchait pas encore sur un engagement politique.

Sartre, isolé dans son système de pensée trop personnel, ne trouvant pas d'issue, ce fut elle qui lut et relut le manuscrit. Elle qui suggéra des coupures, des ajouts. Elle qui apporta ses propres concepts, ses propres lectures. Peut-être d'ailleurs est-ce elle qui le sortira de l'ornière. Et quand Sartre commença à s'intéresser à la littérature américaine contemporaine, qu'il était incapable de lire dans le texte, ce fut encore elle qui, à la main, traduisit par exemple intégralement Dos Pasos ou Faulkner.

Ces images de l'envers du décor, très peu connues en vérité, celles d'un couple d'intellectuels dans leur recherche quotidienne ont été lourdement éclipsées par celles d'un couple très public. Et pourtant, pour le maintien d'une telle alliance, que d'obstinations, que d'inventions, que de négociations, que de recherches! Des crises, ils en vécurent, comme tous les couples: jalousie, ruptures, sentences,

●●●

A l'enterrement de Jean-Paul Sartre, au cimetière Montparnasse, en avril 1980.



M. Gimès/Sipa

Dans cette obsession du bandeau, il y a quelque chose d'une obstination guerrière. Beauvoir s'avançait casquée.

●●●

absences, agacements réciproques.

Lorsqu'en 1935, Sartre tomba amoureux d'Olga, Simone de Beauvoir, plus tard, repris la balle au bond, écrivit *« L'Invitée »* où, reconstruisant l'histoire, elle fit mourir le personnage qu'elle appela Xavière. Lorsqu'en 1946, revenant de New York, Sartre parla de sa nouvelle passion pour Dolores, et que Beauvoir posa la rituelle question sous forme de *« elle ou moi? »*, Sartre habilement répondit : *« Je tiens énormément à Dolorès, mais c'est avec vous que je suis... »* Et les amies passèrent, une à une, s'agglomérant à la « famille » ou s'en détachant à jamais. Simone de Beauvoir conserva sa place : centrale, permanente, et publique.

Elle raconta leur vie, leur comportement dans les détails les plus infimes, expliqué le duo, le trio, le quatuor, et fit de leur couple un modèle. Et jusqu'au *« Deuxième sexe »* dont le thème lui fut un jour suggéré par Sartre. Il avait toujours préféré, dans la société, les exclus, les opprimés, les *border-lines*. La femme fut de ceux-là et le regard de Simone de Beauvoir offrit à son tour à Sartre un regard sur le monde. Mais un regard qui ne serait pas celui du mâle, du dominateur, ou du conquérant. Ensemble, ils poursuivirent leur travail de sape des valeurs établies. Voyagèrent, militèrent, hauts-parleurs de tous les exclus, se partageant la tâche, lui à *La cause du peuple*, elle à *L'Idiot international*.

Il y eut, les dernières années, des divergences, des brouilles, des tensions. Mais jamais, ne s'est démenti ce premier portrait de Sartre tracé par Simone de Beauvoir dès 1946 pour le magazine américain *Harper's Bazar*, une charte de leur complicité : *« Jean-Paul Sartre est un personnage d'un genre nouveau dans la vie et les lettres... Il peut être défini comme quelqu'un qui refuse passionnément d'exister sur le mode des choses et s'efforce de s'affirmer comme conscience et pure liberté... Il a toujours éprouvé une antipathie violente pour les gens gonflés d'importance. Il n'aime ni les docteurs, ni les ingénieurs, ni les ministres. En règle générale, il évite la compagnie des gens qui ont réussi et leur préfère celle des femmes et des jeunes, parce qu'ils lui donnent l'impression d'être plus spontanés et plus authentiques. »*

Annie COHEN-SOLAL
auteur de la biographie Sartre publiée chez Gallimard



Bruno Barbey/Magnum

Paris, 1970 : soutien des militants maoïstes et diffusion de « La cause du peuple » interdite par la censure.

La dame au turban

Il y a des anecdotes de la vie qui valent bien les aphorismes de la pensée. Il y a des détails vestimentaires qui, lorsqu'ils deviennent systématiques, ont la qualité d'un style de vie et d'un mode de pensée. Le style Beauvoir, sa signature griffée, c'était toujours et partout, le turban. Beauvoir en voyage, Beauvoir écrivant, Beauvoir à la tribune, Beauvoir en vacances, Beauvoir à la télé, Beauvoir à l'Elysée, Beauvoir jeune, Beauvoir vieille, des origines à nos jours, pas un portrait officiel, pas une photo d'intimité sans ce turban.

Au fil du temps, on pourrait ainsi retracer la généalogie de cet accessoire essentiel. Indifférent à toutes les modes donc indémodé, ignorant toutes les saisons donc intempestif. tantôt cachemire ou madras, tantôt soie ou cotonnade, tantôt uni ou bariolé.

Mais d'abord, comment l'idée a bien pu lui traverser la tête ? Souvent, lorsqu'un personnage célèbre s'impose ainsi un détail têtu et surprenant qui, à l'occasion peut faire mouvement de mode (B.B. et le vichy, Sheila et les couettes), c'est pour masquer une infirmité. Beauvoir avait-elle quelque chose à cacher ? Sur ses rares photos de très jeune fille, quand le turban n'avait pas encore pris place, on la découvre déjà très soigneusement coiffée, les cheveux lissés et ramassés en bandeaux, comme si une jeune fille rangée se devait d'abord de s'arranger (sans doute l'éternelle terreur bourgeoise des filles en cheveux).

Mais très vite, c'est l'étoffe du tissu qui prend le relais. Du capillaire, on ne verra plus, en lisière du front, qu'un rectangle de racines. Beauvoir avait-elle honte de ses cheveux ? Son féminisme endiablé lui imposait-il, comme une pénitence, que disparaisse, réglé une fois pour toutes, cet emblème classique de la parure féminine ? Certainement pas, puisque, justement, chez Beauvoir, le turban embellit et rehausse, dégageant le maximum de chair pour l'incroyable beauté de son visage sévère (front d'*« intellectuelle »*, et regard de marbre) et la couronnant d'une auréole d'élégance impeccable.

Et l'on découvre alors, que le turban est plutôt un foulard, moins chapeau que bandeau noué, très ajusté. Beauvoir, femme de tête, se ligotant le crâne. Mais pour quel bénéfice ? Pour empêcher que la tête n'explose sous la pression des idées ? Ou plus simplement, barricadée au sommet, pour interdire que les désordres du monde ne la gagnent ?

Dans cet obsession du bandeau, il y a quelque chose d'une obstination guerrière. Comme protégée par un heaume d'amazone, Beauvoir s'avançait casquée, emblème de discipline, presque une toxicomanie, dont on imagine (dormait-elle avec ?) qu'il ne devait supporter aucune entorse.

Une seule faille pourtant, hautement symptômatique : le jour de l'enterrement de Sartre comme l'écho de son désordre affectif, Simone de Beauvoir apparue les cheveux défaits, son célèbre turban en débandade. Et là, pour la première fois, les mitrailleurs photographiques nous la livrèrent littéralement dénouée.

Gérard LEFORT



Pour TWA 40 bougies...



Pour vous des offres à $ 40

Voici 40 ans que TWA transporte des passagers au-dessus de l'Atlantique. 40 ans d'expérience qui nous ont permis de devenir le N°1 sur l'Atlantique. Un anniversaire exceptionnel, que nous vous invitons à fêter avec nous.

TWA Flaneries Américaines vous offre des réductions intéressantes si vous réservez sur un vol transatlantique TWA. Jusqu'au 12 juin, vous profiterez d'une voiture Hertz pour seulement $ 40 par semaine (environ 300 francs) et d'une chambre dans un hôtel Hilton pour $ 40 par nuit par personne (minimum 2 personnes, maximum 3 nuits d'affilées). De quoi profiter agréablement de notre 40e anniversaire.

Pour toutes informations complémentaires, n'hésitez pas à appeler TWA au 47.20.62.11.

Vous prendrez plus de plaisir, vous trouverez plus d'agrément à voyager avec la compagnie qui ouvre la voie vers les U.S.A. - et cela depuis 40 ans.

TWA ouvre la voie vers les USA.

TWA

LA MORT DE SIMONE DE BEAUVOIR

Elle aura réalisé le rêve de Sartre, alors que Sartre l'aura aidée à réaliser son « entreprise de vivre ».

Et si le plus philosophe des deux n'était pas celui qu'on croit ?

En 1929, Sartre fut reçu premier à l'agrégation de philosophie, Beauvoir seconde. Le premier se consacra à la philosophie, la seconde choisit la littérature. Mais « Le Deuxième Sexe» aura davantage transformé le réel que « L'Etre et le néant ».



G. Pierre/Sygma

En 1929, deux jeunes gens, comme beaucoup d'autres avant et après eux, ont dû se précipiter du côté de la rue de Grenelle pour voir afficher, derrière un grillage, les résultats de l'agrégation de philosophie. Ils s'en retourneront heureux. L'un avait son nom en tête de liste, l'autre en seconde position. L'un s'appelait Jean-Paul Sartre, reçu premier à l'agrégation et l'autre Simone de Beauvoir, reçue deuxième. Chacun sait que là vont se nouer deux itinéraires que seule la mort fera se disjoindre.

Mais le verdict du jury d'agrégation lui, ne sera jamais démenti : en philosophie, Simone de Beauvoir sera toujours la « deuxième », à l'ombre de Sartre. Comme Sartre, elle enseignera, d'abord au lycée Molière, à Paris, puis à Marseille et à Rouen. Mais, contrairement à Sartre, elle ne laissera pas « une » philosophie et n'écrira pas un chapitre de l'histoire de la philosophie.

A 15 ans, elle l'a écrit elle-même, Simone de Beauvoir rêvait du jour où elle aurait rencontré un homme qui l'eût subjuguée par son intelligence, sa culture et son autorité. Cet esprit créateur, elle l'a trouvé en Sartre. Peut-on dire alors que Sartre l'ait « subjugué » au point d'inhiber en elle toute velléité de création originale dans le domaine de la philosophie ? A un journaliste qui lui demandait s'il n'y avait pas quelque contradiction chez elle qui sera le moteur du féminisme moderne à vouloir être « subjuguée », Simone de Beauvoir avait répondu que son œuvre littéraire égalait en tout point, du point de vue de la création, l'œuvre de Sartre. Mais elle avait ajouté : *« Je ne suis pas créatrice dans le domaine de la philosophie, j'ai écrit dans d'autres champs, j'ai parlé des personnes, je les ai touchées et cela me suffit. »* Dans les *Mémoires*, l'aveu est encore plus net : *« Je n'avais pas si envie que cela de faire de la philosophie... »*

Est-ce à dire que Simone de Beauvoir, dont l'œuvre littéraire – cela est clair pour tout le monde – est déjà classique, sera condamnée, en philosophie à ne fournir que des notes de bas de page éclairant tel ou tel point de la pensée philosophique de Sartre ?

A voir les montagnes de livres consacrés à Sartre, on pourrait le penser : Simone de Beauvoir n'y est présente que pour garantir, par des citations extraites de ses mémoires ou de ses romans, la traduction biographique de la pensée, la correspondance entre la vie et l'œuvre proprement philosophique qu'a malgré tout fourni le Castor.

« L'invitée » est le premier livre de Simone de Beauvoir, publié en 1943. Il porte en épigraphe cette phrase de Hegel : *« Chaque conscience poursuit la mort de l'autre. »* Et, de fait, le roman rompant avec les procédés de l'introspection psychologique, peut apparaître comme un roman métaphysique ou une sorte d'incarnation de thèmes qui seront popularisés par l'existentialisme et dont l'œuvre de Sartre lui-même, touchant notamment toute la problématique de l'infernalité d'autrui, portera trace. Parmi les essais proprement philosophiques, on ne peut citer que *« Pyrrhus et Cineas »* (1944), un conte philosophique intitulé *« Tous les hommes sont mortels »* (1946), *« Pour une morale de l'ambiguité »* (1947), *« L'existentialisme et la sagesse des nations »* (1948) ou encore *« Privilège »* qui date de 1955 et qui, se ressentant du climat de guerre idéologique froide, constitue une condamnation de la philosophie idéaliste de la bourgeoisie faite de bonne conscience et d'ignorance des problèmes sociaux.

Aucun biographe de Simone de Beauvoir n'a jamais surévalué une telle œuvre. On y trouve une « défense et illustration » de l'existentialisme. Et la tentative de fournir à la morale « un contenu matériel ». Mais aucun des problèmes discutés à l'époque à partir de la lecture de Kirkegaard, de Jaspers, de Hegel ou de Chestov, n'y trouvent de « solution originale ».

« Pyrrhus et Cineas », qui traite de l'infini, de Dieu, des autres, du dévouement, de la notion de situation, a même été, non pas renié par Simone de Beauvoir mais reconnu comme échec : *« Au moment où je croyais m'évader de l'individualisme, j'y restais enlisée. Mon subjectivisme se doublait, nécessairement, d'un idéalisme qui ôte toute portée ou presque à mes spéculations. »*

« Pour une morale de l'ambiguïté » qui peut être considéré comme son plus important ouvrage philosophique, aura lui, un statut tout à fait ambigu dans l'esprit de Simone de Beauvoir. Elle se montrait presque irritée chaque fois qu'on le citait mais le livre contenait toutefois une réflexion située au centre même de son élaboration et de celle de Sartre. Il est tout à fait étonnant de voir que *« Pour une morale de l'ambiguïté »* de Simone de Beauvoir ouvre et croit fermer un problème que Sartre, lui, ouvre avec *« l'Etre et le Néant »* et que les *« Cahiers pour une morale »* n'arriveront pas à fermer. A savoir le problème de la morale.

L'existentialisme, en tant que philosophie de la liberté, est-il capable de fournir une morale ? Le couple Sartre - de Beauvoir se définit aussi comme un couple philosophique dans la mesure où une telle problématique les réunit tous deux, et, pourrait-on ajouter, les réunit tous deux dans le même échec. *« Une morale de l'ambiguïté, écrit le Castor, ce sera une morale qui refusera de nier a priori que des existences séparées puissent en même temps être liées entre elles, que leur liberté singulière puisse forger des lois valables pour tous ».*

Quel autre problème a traité Sartre sinon celui-là ? Comment les libertés peuvent-elles sortir du sériel pour se conjoindre sans se nier, pour bâtir la fraternité sans échouer dans la terreur ? Que Sartre, dans les *« Cahiers pour une morale »*, publiés après sa mort, reprenne encore et toujours cette question de laquelle dépend le sens même d'une vie humaine, et que Simone de Beauvoir la traite dans son livre le plus philosophique, est le témoignage même d'une aventure intellectuelle vécue en commun ou même mieux d'une vie commune qui pratiquement – mais seulement pratiquement – aurait résolu le problème.

De cette « entreprise de vivre » conjuguée à deux, mille autres exemples pourraient porter témoignage. De la fondation des *« Temps modernes »* au combat anti-colonialiste, de la défense de la *« littérature engagée »* à la lutte pour l'indépendance de l'Algérie, de la question du rapport au marxisme et au communisme jusqu'à l'appui apporté au maoisme... peu de choses permettaient de séparer l'itinéraire de Sartre et celui de Simone de Beauvoir.

Chacun, on le sait, avait sa liberté et en toute liberté menait *« d'autres vies »*. Mais il n'est pas un problème, pas une question théorique, pas une attitude morale ou politique que Sartre et le Castor n'aient étudié ensemble. La publication de lettres de Sartre au Castor ou de Castor à Sartre est là pour en témoigner. Mais, dans ce couple, chacun aura choisi un mode différent pour dire la même chose.

L'un optera pour la philosophie, l'autre préfèrera la littérature et abandonnera la philosophie.

Mais si la force d'une philosophie, comme on le disait jadis, se mesure aux transformations qu'elle provoque sur le monde réel, c'est Simone de Beauvoir et non Sartre qui aura été le vrai philosophe. Car avec *« le Deuxième sexe »*, Simone de Beauvoir aura davantage transformé le monde et les mentalités que ne l'auraient fait ou le feront *« l'Etre et le Néant »* ou la *« Critique de la raison dialectique »*. Elle aura, au fond, réalisé le rêve de Sartre, alors que Sartre l'aura aidée à réaliser son *« entreprise de vivre »*. Cela s'appelle une osmose.

Robert MAGGIORI